

sance ; leur cœur voit plus loin que leurs yeux ; Marie avait deviné plutôt qu'elle n'avait vu l'état de grossesse d'Alix, et, malgré son excellente nature, elle ressentit un mouvement de haine qui fit taire momentanément son désespoir ; elle avait cru avoir épuisé la souffrance jusqu'à la lie, et s'étonna de trouver encore tant de fiel au fond du calice. — Alix mère ! c'était la seule idée cruelle qui ne se fut pas encore présentée à son esprit. — Grand Dieu ! s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de Sara, c'était donc à elle qu'était réservé le bonheur d'aimer un être qui tiendra l'existence de Raoul ! Hélas ! la Providence savait que toutes mes forces n'auraient pas suffi pour l'aimer assez ! heureuse femme, qui porte son nom, qui s'avance dans la vie fière et tranquille sous cette égide de bonheur ! Qu'il m'a fallu de courage pour ne pas donner à l'orgueilleuse le spectacle de mon désespoir jaloux ! Souffrances misérables, qui humilient mon cœur en même temps qu'elles le déchirent ! — O Sara ! venez en aide à ma faiblesse ! la vue de cette odieuse femme a fait saigner toutes mes blessures ! elle jouit de tous les biens qui m'étaient promis ; elle va vivre où je suis née, où j'ai été aimée ; elle profane de sa présence le nid de mes rêves envolés ; elle est la femme de Raoul ! Oh ! cette femme me fera comprendre la haine ! — Sara usa de tous les moyens que lui suggéra son amitié pour calmer ce nouveau paroxysme de douleur, et ne quitta plus Marie jusqu'au moment du départ. — Le lendemain, une voiture attendait à la porte du Pré-de-Vert les tristes voyageurs qui ne pouvaient s'arracher des bras de leurs amis. — Nous irons passer l'hiver auprès de vous, disait M. O'Kennely à M. de Malvignane ; plus tard nous irons en Italie ensemble, nous nous quitterons le moins possible. — Adieu, disait Auguste, en serrant les mains de Marie ; adieu ! et sa voix oppressée trahissant son émotion, il s'approcha de Beppo qui semblait comprendre la douleur de tout ce qui l'entourait, et baisa sa bonne grosse tête sur laquelle il laissa tomber plus d'une larme. — Ce pauvre animal est triste aussi, dit Marie, ce sera le seul ami que j'aurai là-bas. — Enfin, il fallut se séparer, les chevaux s'élançèrent au galop ; Marie se pencha à la portière pour envoyer un dernier adieu à ses amis restés muets et immobiles à la place où elle les avait laissés. Tant que la voiture par-